

dans le plaid général ouvert à Worms au mois d'août, à la suite des quatre conciles, l'empereur proclama Karle roi de l'Allemanie (dans laquelle était comprise l'Helvétie germanique à l'est de la Reuss), de la Burgondie transjurane (Suisse romane, qui s'étendait du Jura au lac de Lucerne et à la Reuss), de la Rhétie et de l'Alsace.

Cette violation du pacte solennel de 817 déchaîna les orages et dissipa les espérances d'une réforme pacifique, à laquelle la plus étroite union du souverain et des évêques eût à peine donné quelques chances. Les éléments les plus opposés se coalisèrent contre l'imprudent monarque : Lothar, craignant que l'ambitieuse Judith ne se contentât pas d'un lot aussi médiocre pour son fils, et revenant sur ses engagements, entraîna dans ses intérêts ses frères Peppin d'Aquitaine et Lodewig de Bavière (ou le Germanique); les chefs du parti épiscopal, exaspérés du parjure de l'empereur, projetèrent dès lors de l'obliger à abdiquer au profit de son fils aîné, et les grands laïques, qui espéraient, à la faveur des troubles, se rendre indépendants chacun chez eux, entrèrent aussi dans la ligue.

Abandonné de tous, sauf du duc Bernhard de Septimanie, Lodewig n'essaya pas de résister. L'intervention d'un des trois frères (Louis le Germanique) empêcha qu'on déposât l'empereur; mais on obligea Judith à prendre le voile au couvent de Sainte-Radegonde, à Poitiers, et Lodewig dut jurer de se conduire désormais par les avis de ses grands. Il conserva ainsi le titre d'empereur qu'on avait voulu lui ravir; mais il ne conserva que cela : le pouvoir souverain passa aux mains de Lothar, qui renvoya ses frères Peppin et Lodewig le Germanique dans leurs royaumes, et fit garder à vue l'empereur dans sa propre cour par des moines chargés de l'amener à embrasser la vie religieuse. Le petit Karle, dépouillé de la royauté, fut aussi retenu comme prisonnier (830).

II

La constitution de 817 était donc rétablie, et le parti de l'unité était arrivé en apparence à ses fins; mais la victoire fut suivie d'amers désappointements; le parti de l'ordre sembla n'avoir vaincu qu'au profit des passions les plus désordonnées; Lothar, esprit médiocre, violent, égoïste et avide, était tout à fait au-dessous du rôle qu'on lui avait destiné; son mauvais gouvernement rendit des amis à son père : les moines mêmes que Lothar avait placés près du monarque déchu se dévouèrent à sa restauration, et l'un d'eux, Gontbald, se rendit de sa part auprès des rois Peppin et Lodewig, afin de les gagner par l'appât d'une augmentation de territoire. L'Aquitaine et la Bavière se rallièrent ainsi au vieil empereur; les Germains du Nord, Saxons et Frisons, lui étaient tout dévoués, et avaient montré une vive irritation à la nouvelle des événements de Compiègne.

La réaction éclata à l'occasion du plaid général d'automne. Lothar, délaissé des siens, se soumit à son père; l'impératrice Judith fut ramenée de Poitiers à Aix-la-Chapelle; elle ressaisit toute sa puissance sur l'esprit de son mari, et l'on s'en aperçut à l'étendue et au caractère de la réaction : les rois d'Aquitaine et de Bavière furent récompensés de leur repentir; ils eurent quelques accroissements de territoire; mais le nom de Lothar fut retranché des actes publics, où il figurait depuis treize ans à côté de celui de son père : on l'obligea de renoncer à l'association à l'Empire et de promettre qu'il se contenterait du royaume d'Italie; le sort futur de la monarchie demeura enveloppé de nuages, à travers lesquels on pouvait deviner sans peine les plans de Judith et ses espérances pour son fils Karle.

L'année suivante (832), Peppin et Lodewig, qui s'étaient attendus à hériter de l'autorité de Lothar, se révoltèrent de nouveau, sou-

tenus en secret par Lothar, et le duc Bernhard se joignit à eux. Lodewig leva en masse les Bavaois et les tributaires slaves, et alla camper sur le Rhin, en face de Worms, comptant que les Austrasiens et les Germains du Nord abandonneraient son père. Son espoir fut déçu : Franks et Saxons restèrent fidèles à l'empereur, et Lodewig le Germanique, trop inférieur en forces, n'eut d'autre parti à prendre que la retraite. Poursuivi de Worms jusqu'à Augsbourg par son père, et abandonné par ses fauteurs, il demanda et obtint le pardon de l'empereur, qui le renvoya en Bavière.

Lothar accourut trouver Lodewig le Pieux à Francfort, et jura effrontément qu'il n'avait pas trempé dans les desseins du roi de Bavière. Il y eut entre lui, son père et sa marâtre, de longs pourparlers touchant les intérêts de Karle; Judith, qui gouvernait son mari comme par le passé, était beaucoup plus irritée contre Peppin que contre Lothar : c'était aux dépens de Peppin qu'elle projetait d'agrandir son fils, et elle s'efforçait d'amener Lothar, par toute sorte de promesses, à s'associer à Karle contre les deux autres frères.

Peppin et Bernhard furent traduits devant le plaid d'automne : leur trahison ne fut pas prouvée; néanmoins, Bernhard fut privé de ses « honneurs », et l'empereur lui ôta le gouvernement de la Septimanie et de la Marche d'Espagne; Peppin fut envoyé prisonnier à Trèves avec sa femme et ses enfants, et son royaume fut transféré au petit Karle; les grands d'Aquitaine jurèrent fidélité à Karle. Lothar avait, dit-on, consenti à cette spoliation, moyennant qu'on en exécutât une autre à son profit et qu'on lui donnât le royaume de Bavière; on promit aussi de lui rendre le titre d'*Auguste* et d'associé à l'Empire.

Ce nouveau partage, si violent et si arbitraire, ne se réalisa point. A peine l'empereur avait-il licencié son armée, qu'il apprit l'évasion de Peppin, et sa présence à la tête d'une insurrection aquitanique. Bientôt après, Lodewig le Germanique reprenait les armes à son

tour; Lothar, uni derechef au parti de la constitution de 817, rompait ses engagements, et, au lieu de coopérer à l'exhérédation de Peppin et de Lodewig, renouait son alliance avec eux; enfin, les trois frères ligués étaient en marche avec trois armées du fond de l'Italie, de la Bavière et de l'Aquitaine, et le pape Grégoire IV s'avancait avec Lothar, « pour rétablir », disait-il, « la paix entre le père et les enfants ».

L'empereur s'appêta à se défendre. Il eut autour de lui une grande armée franco-germanique au commencement du printemps; mais il ne put ou ne sut pas empêcher ses trois fils d'opérer leur jonction en Alsace, dans la vaste plaine appelée Rothfeld, ou le Champ-Rouge, près du mont Sigwald, entre *Argentaria* (Colmar) et Bâle¹; les garnisons chargées par l'empereur de la garde des *cluses* d'Italie avaient déposé les armes à l'aspect du pape et de Lothar.

L'apparition du pontife romain, venant réclamer le rétablissement du pacte solennel de 817, dont son prédécesseur avait été garant, produisit une vive sensation en Gaule : l'abbé Wala et plusieurs autres illustres personnages ecclésiastiques accoururent près de Grégoire IV, et l'archevêque Agobard écrivit à l'empereur une lettre éloquente où il conjurait de se rappeler d'inviolables serments. Cependant la plupart des évêques gallo-franks et germains avaient obéi au ban de l'empereur, et ne paraissaient pas disposés à seconder le pape, ni reconnaître son intervention souveraine dans les affaires de l'Empire; c'était une aristocratie, et non une monarchie ecclésiastique, que voulait fonder l'épiscopat gaulois. Après des pourparlers infructueux, les évêques se jurèrent de résister au pape, signifièrent à Grégoire IV qu'il « n'avait droit d'excommunier personne, de faire quoi que ce fût malgré eux dans leurs paroisses (leurs diocèses); que, s'il venait pour excommunier, il s'en retournerait excommunié lui-même, et qu'il prit garde de perdre sa propre dignité (d'être

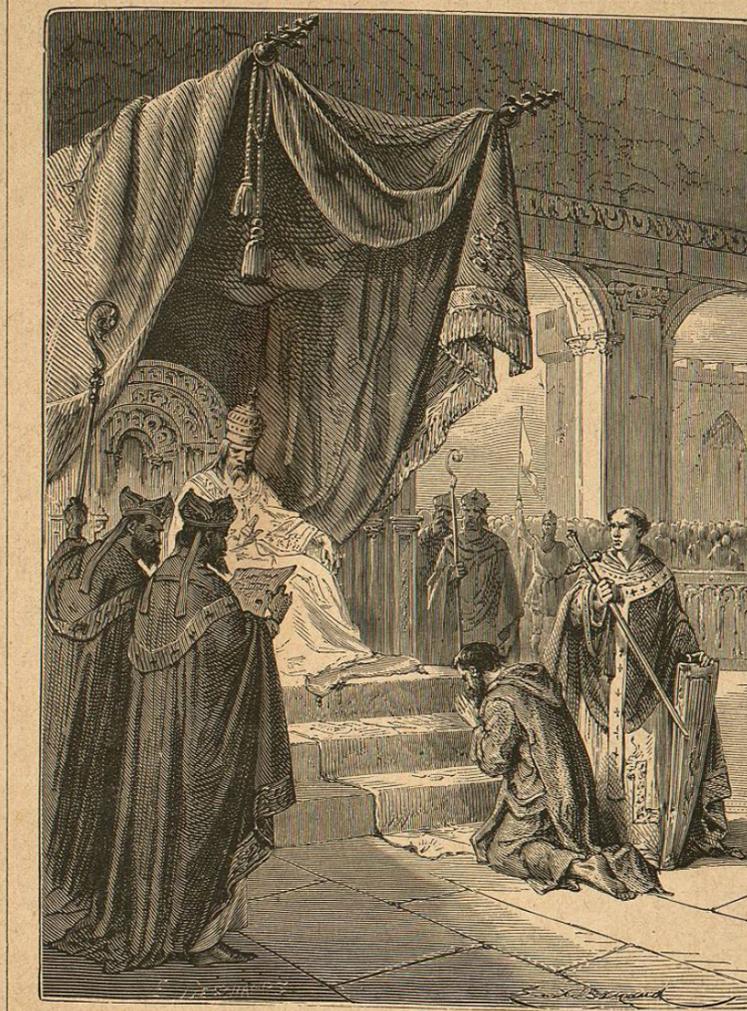
1. Le nom de *Rothfeld* fut changé peu après en celui de *Lugenfeld*, ou *Champ-du-Mensonge*, « à cause de tous ceux qui faussèrent leur foi en ce lieu ».

déposé) pour être venu en Gaule sans qu'on l'eût appelé ». Le souverain pontife tint bon néanmoins.

L'empereur cependant s'était avancé au delà de Strasbourg : les armées se trouvèrent en présence le 24 juin, auprès de Colmar; une dernière tentative de conciliation eut lieu : Grégoire IV alla trouver sous sa tente Lodewig le Pieux; accueilli d'abord très froidement et sans les honneurs accoutumés, il parvint cependant à convaincre l'empereur de ses intentions conciliatrices, négocia durant quelques jours avec lui, et alla reporter aux rois coalisés les propositions de leur père; une étrange catastrophe rendit ses labeurs inutiles. Dans la nuit qui suivit le retour du pape au camp des trois frères, « presque tout le peuple qui était avec l'empereur s'écoula comme un torrent vers les fils de l'empereur ». La négociation patente du pape avait servi, à son insu, à masquer des négociations d'une autre nature : toutes les passions politiques et particulières avaient été habilement travaillées; les leudes franks s'étaient laissé séduire sans peine; la plupart des évêques, naguère si superbes et si intraitables, avaient oublié leurs récentes protestations de résistance, et cédé, non point aux « droits » du pape, mais aux promesses et aux menaces de Lothar.

La désertion continua de telle sorte, qu'au bout de deux ou trois jours, le vieux monarque ne vit plus à ses côtés que sa femme, son fils Karle et son frère Drogo, « archevêque de Metz », avec six ou sept autres évêques, quelques comtes et abbés, et une poignée de vassaux : les plus compromis de ses partisans et des affidés de Judith s'enfuirent, et tout le reste joignit Lothar.

« Le jour de la fête de saint Paul » (30 juin), le « menu peuple » menaça d'envahir la tente de l'empereur : quelques fidèles gens de guerre s'apprêtaient à défendre leur maître; mais le malheureux monarque leur ordonna d'aller trouver ses fils, déclarant « qu'il ne voulait pas que personne perdît la vie ou les membres à cause de lui », et il fit demander à ses fils de le protéger contre les outrages



PÉNITENCE DE LODEWIG LE PIEUX

populaires. Ils l'invitèrent à chercher un asile dans leur camp, s'avancèrent à sa rencontre, descendirent de cheval à son approche et lui rendirent quelques vains témoignages de respect; mais ils le séparèrent sur-le-champ de sa femme, envoyèrent Judith en exil à Tortone, au delà des monts, et gardèrent à vue l'empereur, avec le petit Karle, dans un pavillon voisin de la tente de Lothar; puis une tumultueuse assemblée des évêques et des seigneurs, tenue sous la présidence du pape, déclara Lodewig déchu et Lothar seul empereur.

Lothar, resté maître du terrain, ramena son père et son jeune frère dans l'intérieur de la Gaule, enferma Lodewig au couvent de Saint-Médard de Soissons, et eut la dureté de le séparer de Karle, qu'il envoya au monastère de Prüm dans les Ardennes. Du temps des Mérovingiens, la mort de cet enfant eût été assurée; mais les mœurs s'étaient adoucies, et Lothar, qui n'était pourtant ni scrupuleux ni humain, ne fit pas même tondre Karle: il est vrai que le récent exemple de Judith, relevée par les évêques et par le pape d'un vœu forcé, attestait l'inutilité de cette précaution.

Lothar convoqua le plaid général pour le 1^{er} octobre à Compiègne: il espérait que son père se déciderait à prendre l'habit monastique; mais l'empereur, encouragé par les avis secrets de ses partisans, qui l'assuraient que beaucoup de gens se repentaient déjà de l'avoir trahi, résistait à toutes les insinuations. Lothar résolut de frapper un grand coup, et de fermer à Lodewig le Pieux toute voie de retour au trône, en le faisant condamner par les évêques à une pénitence perpétuelle: les pénitents ne pouvaient ni porter les armes, ni exercer de fonctions politiques pendant la durée de la pénitence. Les archevêques Agobard de Lyon et Ebbe de Reims consentirent à être les instruments de ce fils dénaturé: l'empereur, prosterné sur un cilice, s'avoua coupable, ôta son ceinturon (*cingulum*), signe de la vie militaire, et reçut des évêques la robe grise du pénitent, après quoi on le reconduisit dans sa prison. Il n'y resta que peu de jours.